

105 Δ m

O G A M

Organe des "Amis de la Tradition Celtique"
N°4 (Nouvelle série) (10)
Septembre 1949. a.d.

Bulletin bimestriel.

2ième année.

Kantlos 3819 M.T.

Directeur et rédacteur en chef : GW. BERTHOU-KERVERZHIU.

Editorial

KREDENN GELTIEK

To Swâmi Siddheshwarânanda

respectfully.

Il nous a été demandé d'expliquer pourquoi le "revival" religieux des TUD DONN de Bretagne Armorique s'est dénommé Kredenn Geltiek (Croyance Celtique) et non pas Feiz Keltiek (Foi Celtique), par exemple. Cela tient à la différence profonde de sens entre les mots latins fido "se fier, se confier", d'où fides "foi" et de là le breton feiz, d'une part, et d'autre part credo "donner sa confiance", en sanscrit crād dadhâmi, en vieux-breton kretam, d'après le celtique * kretami.

Nous réaliserons mieux cette différence en analysant d'après les travaux de Joseph LOTH (en particulier dans : REV. CELT. XLIV, pp. 90 ssq.) le mot breton trégorrois Kreirio "reliques". Ce mot, qui serait kreirioù en breton écrit commun, a pour correspondant le mot gallois crair, autrefois croir, qui a le même sens en gallois moderne : il s'agit de reliques des saints chrétiens. Arfolli creirioù, en gallois, c'est "embrasser les reliques"; mais avant cela, creir avait d'autres sens, plus "païens" et la même expression, notamment, voulait aussi dire "prêter serment", car on continuait de jurer par les reliques comme autrefois on jurait par autre chose. D'où le mot cynghrair "serment" où le préfixe cyn- fait ressortir la signification "centrale" de ce sur quoi les jureurs prêtaient serment.

Il en est de même en Irlande, où le mot vieil-irlandais creta désigne aussi tout "objet béni, saint, sacré". Les cretra sont "blessed things used for curing diseases" et le pouvoir de ces "reliques" va même, d'après la Vie de S. Benen, jusqu'à ressusciter un mort. Une femme a bu de l'eau bénite préparée par Padraig, l'évangéliste d'Erin : son fils sera nommé mac na cretra "fils des choses sacrées". Creta passe ensuite au sens de "vertu sacrée" : ba comnai agus ba cretra in fuil sin "ce Sang-là (le Sang du Christ) était communiel et plein de vertu"; ce que confirme une expression galloise, où la vertu sainte est une "cuirasse" contre l'Adversaire : a'm crair yw mab Mair mawr "et ma sauvegarde est le fils de Marie".

COPYRIGHT

Les vérités traditionnelles ne sont la propriété de personne. Nous ne saurions reprocher à quiconque de les publier ou de les propager. Par contre les commentaires qu'on en peut faire, la forme d'un exposé sont choses "personnelles" et il est juste, si on les utilise, d'en nommer honnêtement l'auteur ou le publicateur. Nous ne ferons de procès à personne. Mais quand on "utilisera" ce que publie OGAM sans notre permission, (n'est-il pas écrit, ô Bleiz-Mor, "demandez et l'on vous donnera"?) Nous le dirons à la face du monde.

la Grand", et encore celle-ci : creir oet y luwet y law "sa main était le bouclier des armées."

Nous pouvons induire de tout cela que le sens primitif de creir, kreirich était "objet sacré, garant, ou témoin, d'un vœu, d'un serment ou même d'une deuctio au sens latin du mot, - dans lequel il y a une vertu non-humaine." Joseph Loth, grand celtisant mais esprit laïcisé et féru des théories sociologistes du stupide XIX^e siècle attribue à ce mot le sens primitif de "talisman", mais l'étymologie qu'il en donne est à retenir : cretair, creir, kreirich viennent, dit-il, de kred-ro où kred est l'équivalent exact du sanskrit grad, par ex. dans l'expression grad asmari dhatta, qu'on traduit couramment par "croyez en lui" et qui veut dire plus exactement "mettez votre confiance dans la vertu que vous lui avez reconnue". L'objet grad-ro du druide est cela qui, pour le brahmane, comporte essentiellement grad, c'est-à-dire vertu protectrice d'un côté, assurance confidentielle de l'autre : gradhe grad dharyveha nah ! "6 Graddha, fais qu'il y ait grad en nous." chante un hymne du Rg-véda (II, 12, 5). (1)

Une autre interprétation étymologique est possible : c'est celle qui voit dans l'irlandais cretim "je crois" l'équivalent d'un vieux-celtique *kred-dô "je place dans mon cœur", en rapprochant là kred- de la racine celtique du breton kreiz "milieu" primitivement "cœur" comme le vieil-irlandais gride : cette racine est *kridyo- équivalent exact du sanskrit kridgy-, du grec kridia, et du latin cor, cordis.

De toute façon nous avons dans ce mot une manifestation de la racine trilittère K.R.D. qui nous oriente vers tout ce qu'on met traditionnellement sous les mots grad, graddadhami, credo, cœur (du monde ou de l'être) et même cardo "gond", d'où "cardinal" : c'est "c'est certain" (peut-être apparenté au moyen-breton quarz "certes" et au vieil-irlandais qurt "vrai"). On notera aussi que le "support" de la science des bardes gallois, ce qui pour eux est le "livre", est l'instrument de bois nommé coelbren, littéralement "le bois qu'on peut croire"; et il est dit qu'autrefois les anciens bardes aimaient à se servir, pour monter leur coelbren, de bois d'alisier : or, cet arbre a pour nom gallois cerddin, breton kerzin, toujours de la racine KRD dont nous venons de parler.

C'est le christianisme qui a donné à credo sa valeur "religieuse" actuelle, le ramenant "sentimentalement" à fido, qui exprime un mouvement unilatéral de l'être humain, alors que grad, kreiz, exprime une relation mutuelle de "confiance", un échange de "vertu", une montée d'un être et une descente de l'Être, divine osmose, dont la force et la douceur échappent désormais aux bretons christianisés. Le latin credo nous paraît être l'expression d'un état passif de l'âme, peureuse, attendant tout de Dieu, même le père des chatiments. Le celtique kreiz est pour les Tud Donn l'expression d'une adhésion active à l'influence spirituelle qui se manifeste dans et par les

"choses sacrées", - un acquiescement volontaire à l'échange mystérieux d'énergie transcendante qui se fait à la fine pointe de l'âme, à kaloni kreiz an ene, - une "croyance" non imposée, résultant d'une libre attitude de l'individu éclairé par ces vérités traditionnelles, et qui remplit de "force" le cœur du Celte, kreidd en vue de l'accomplissement de son destin : kreiv "fort" vient du vieux celtique *kram-, proche parent du sanskrit karma.

Et cette forme divine en nous nous aide à "progresser" sur la Route au but lointain : kerzhed, "marche" en breton, ne vient-il pas du celtique *kerdi- ? la voie, le sentier où marche (cerdd = KRD) le barde (cerddawr-KRD) conduisent au cœur (KRD) de l'Être où il trouve créance, grad (KRD), près de Dieu.

VISSURIX.

(I) Ce même sens a dû être aussi le sens premier du latin credere, à preuve des survivances d'expressions plus ou moins archaïques comme satis credo tibi.

LA BATAILLE DE MAG TURED

Traduit du moyen-irlandais

par Arzel EVEN.

(suite)

129) Les Túatha Dé Danann se levèrent de leur côté, laissant Lug à la garde de ses neuf compagnons, et allèrent offrir le combat. Quand la lutte fut entamée, Lug échappa à ses gardes du corps, monta sur son char et vint sur le front de l'armée des Túatha Dé. Il vint alors une mêlée violente et acharnée entre les bataillons des Fomhíre et les hommes d'Irlande. Lug exhortait les hommes d'Irlande : leur devoir [disait-il] était de se battre de toutes leurs forces pour ne plus souffrir le tribut, car mieux valait pour eux trouver la mort en défendant leur pays que subir l'esclavage et la rançon comme ils l'avaient fait. Et Lug fit le tour des hommes d'Irlande, sur un pied et avec un oeil, en chantant : "Un combat se lèvera", etc.

130) Une grande clameur s'éleva des deux armées qui engageaient le combat. Elles se heurtèrent et chacun se mit à frapper l'autre. 131) Bien des beaux guerriers tombèrent là dans l'étable de la Mort. Imense massacre, innombrables tombes. La gloire y couvrait la honte, fureur et férocité. A flots coulait le sang sur

la Grand"; et encore celle-ci : creir oet y luocet y law "sa main était le bouclier des armées."

Nous pouvons induire de tout cela que le sens primitif de creir, kreirich était "objet sacré, garant, ou témoin, d'un vœu, d'un serment ou même d'une deuotio au sens latin du mot, - dans lequel il y a une vertu non-humaine." Joseph Loth, grand celtisant mais esprit laïcisé et féru des théories sociologistes du stupide XIX^e siècle attribue à ce mot le sens primitif de "talisman", mais l'étymologie qu'il en donne est à retenir : cretair, creir, kreirich viennent, dit-il, de kred-ro où kred est l'équivalent exact du sanskrit crad, par ex. dans l'expression crad asmâri dhatta, qu'on traduit couramment par "croyez en lui" et qui veut dire plus exactement "mettez votre confiance dans la vertu que vous lui avez reconnue". L'objet kred-ro du druide est cela qui, pour le brahmane, comporte essentiellement crad, c'est-à-dire vertu protectrice d'un côté, assurance confidente de sécurité de l'autre : craddhe crad dhâpavehâ nah ! "ô Craddha, fais qu'il y ait crad en nous." chante un hymne du Rg-veda (II, 12, 5). (I)

Une autre interprétation étymologique est possible : c'est celle qui voit dans l'irlandais cretim "je crois" l'équivalent d'un vieux-celtique *kred-dô "je place dans mon cœur", en rapprochant là kred- de la racine celtique du breton kreiz "milieu" primitivement "cœur" comme le vieil-irlandais crios; cette racine est *kridyo- équivalent exact du sanskrit kriday-, du grec kardia, et du latin cor, cordis.

De toute façon nous avons dans ce mot une manifestation de la racine trilitère K.R.D. qui nous oriente vers tout ce qu'on met traditionnellement sous les mots crad, craddadhami, credo, coeur (du monde ou de l'être) et même cardo "gond", d'où "cardinal", certe "c'est certain" (peut-être apparenté au moyen-breton querz "certes" et au vieil-irlandais qert "vrai"). On notera aussi que le "support" de la science des bardes gallois, ce qui pour eux est le "livre", est l'instrument de bois nommé coelbren, littéralement "le bois", qu'on peut croire; et il est dit qu'autrefois les anciens bardes aimaient à se servir, pour monter leur coelbren, de bois d'alizier; or, cet arbre a pour nom gallois cerddin, breton kerzin, toujours de la racine KRD dont nous venons de parler.

C'est le christianisme qui a donné à credo sa valeur "religieuse" actuelle, le ramenant "sentimentalement" à fido, qui exprime un mouvement unilatéral de l'être humain, alors que crad, kreitami, exprime une relation mutuelle de "confiance", un échange de "vertu", une montée d'un être et une descente de l'être, divine osmose, dont la force et la douceur échappent désormais aux bretons christianisés. Le latin credo nous paraît être l'expression d'un état passif de l'âme, peureuse, attendant tout de Dieu, même la pire des chatiments. Le celtique kreitami est pour les Tud Donn l'expression d'une adhésion active à l'influence spirituelle qui se manifeste dans et par les

"choses sacrées", - un acquiescement volontaire à l'échange mystérieux d'énergie transcendante qui se fait à la fine pointe de l'âme, à kalonia kreiz an ene, - une "croyance" non imposée, résultant d'une libre attitude de l'individu éclairé par ces vérités traditionnelles, et qui remplit de "force" le cœur du Celte, kraddô en vue de l'accomplissement de son destin : kreiv "fort" vient du vieux celtique *kram-, proche parent du sanskrit karma.

Et cette forme divine en nous nous aide à "progresser" sur la Route au but lointain : kerzhed, "marche" en breton, ne vient-il pas du celtique *kerdi- ? la voie, le sentier où marche (kerdd = KRD) le barde (kerddawr-KRD) conduisent au cœur (KRD) de l'être où il trouve créance, crad (KRD), près de Dieu.

VISSURIX.

(I) Ce même sens a dû être aussi le sens premier du latin credere, à preuve des survivances d'expressions plus ou moins archaïques comme satis credo tibi.

LA BATAILLE DE MAG TURED

Traduit du moyen-irlandais

par Arzel EVEN.

(suite)

129) Les Flatha Dê Danann se levèrent de leur côté, laissant Lug à la garde de ses neuf compagnons, et allèrent offrir le combat. Quand la lutte fut entamée, Lug échappa à ses gardes du corps, monta sur son char et vint sur le front de l'armée des Flatha Dê. Il y eut alors une mêlée violente et acharnée entre les bataillons des Fomôire et les hommes d'Irlande. Lug exhortait les hommes d'Irlande: leur devoir [disait-il] était de se battre de toutes leurs forces pour ne plus souffrir le tribut, car mieux valait pour eux trouver la mort en défendant leur pays que subir l'esclavage et la rançon comme ils l'avaient fait. Et Lug fit le tour des hommes d'Irlande, sur un pied et avec un œil, en chantant: "Un combat se lèvera", etc.

130) Une grande clameur s'éleva des deux armées qui engageaient le combat. Elles se heurtèrent et chacun se mit à frapper l'autre. 131) Bien des beaux guerriers tombèrent là dans l'établissement de la Mort. Immense massacre, innombrables tombes. La gloire y couvrait la honte, Fureur et férocité. A flots coulait le sang sur

la peau blanche des jeunes guerriers, pleins d'émulation pour le danger, qui s'attaquaient à des hommes plus forts. Et fracas et chaos des héros et des champions défendant leurs lances et leurs boucliers et leurs corps, tandis que les autres les frappaient de la lance et du glaive. Un effroyable tonnerre montait tout au long du combat, hurlement des combattants, choc des boucliers, éclairs et sifflements des glaives, fracas et heurt des carquois, vol sifflant des flèches et des dards, craquement des armes. 132) Le bout de leurs doigts et leurs pieds se touchaient presque dans la mêlée, et, glissant dans le sang sous les pieds des combattants, ils perdaient l'équilibre et tombaient assis en heurtant leurs têtes. Cruelle, affreuse, acharnée, sanglante fut la bataille, et l'Unseenn charriait les corps des ennemis.

133) Alors Nuada Airgetlam et Macha fille d'Ermmas tombèrent sous les coups de Balor petit-fils de Mât, et Cassmael sous les coups d'Octriallach fils d'Indech. Alors Lug se rencontra avec Balor Birugderc. Balor avait un mauvais œil, qui ne s'ouvrait que sur le champ de bataille. Quatre hommes levaient sa paupière avec un croc bien poli (?) [qu'ils lui passaient dans la paupière. Une armée, fut-elle de plusieurs milliers d'hommes, qui regardait cet œil, ne pouvait résister. Et voici d'où venait [à Balor] son néfaste pouvoir: les druides de son père préparaient des drogues magiques (1); il vint regarder par la fenêtre et fut atteint par la fumée de la cuisson, en sorte que le poison alla dans l'œil qui regardait. Il rencontra Lug (suit un passage incompréhensible). 134) "Lève ma paupière, vaist," dit Balor, "que je voie le bavard qui me parle". 135) On leva la paupière de l'œil de Balor. Alors Lug lui lança une pierre de sa fronde et fit sauter l'œil hors de la tête. Et son armée regardait: l'œil tomba sur l'armée des Fomôire, et trois nouveaux d'entre eux tombèrent morts à côté. Leurs crânes heurtèrent la poitrine d'Indech fils de Dá Donnann, et un flot de sang lui vint aux lèvres. 136) Indech dit: "Appelez-moi mon fils Loch Lethglass ("demi-vert)". Celui-ci était à moitié vert depuis le sol jusqu'au sommet de la tête. Loch vint vers le roi. "Apprends-moi," dit Indech, qui m'a lancé ce coup" (suit un passage incompréhensible).

137) La Morrigan fille d'Ermmas vint alors exhorter les Fomôire à se battre avec courage et acharnement. Elle chanta ce chant: "Les rois se lèvent pour le combat", etc. Alors la bataille tourna en déroute et les Fomôire furent repoussés jusqu'à la mer. Le champion Ogma fils d'Elatha (sic) et Indech fils de Dá Donnann tombèrent en combat singulier. 139) Loch Lethglass demanda grâce à Lug. "Accorde-moi trois demandes", dit Lug.

(à suivre)

(1) Litt. "cuisaient du druidisme".

Avec Pélage, défenseur hardi de la responsabilité intégrale de l'homme, que nous avons étudié dans notre précédent article, nous avons pris contact de façon directe avec la notion de libre arbitre, qu'En de l'Etoile avait déjà fait effleurer.

Il nous semble présentement judicieux de marquer un léger temps d'arrêt, afin de définir, à titre purement personnel, ce que nous semble être le libre-arbitre. Ce principe tient exactement le juste milieu entre la liberté totale et anarchique prêchée par les individualistes forcés et la prédestination, si chère jadis aux Messieurs de Port-Royal.

Les partisans de la prédestination ont, partiellement, raison en ce sens que notre existence se déroule au sein d'un réseau d'événements et de circonstances qui échappent totalement à notre volonté, et déterminés par des causes souvent fort antérieures à notre apparition sur la planète Terre. Ceci est démontré par le fait que prophètes, voyants et devins de toutes sortes sont susceptibles d'avoir une vision plus ou moins nette d'une partie de ces circonstances et événements encore inconnus, ou non discernables. Ceux, qui, trop sceptiques, n'ajoutent pas foi à la prévision de l'avenir pourront se rapporter à deux cas précis et indiscutables: Les Évangiles précisent que Jésus avait prévu l'anéantissement de Jérusalem, lequel eut lieu lors de la campagne de Titus en Palestine. D'autre part, dans son ouvrage intitulé "Sous le Chêne des Druides" Yves Berthou-Kaledvoulc'h fait mention d'un rêve qu'il eut, bien avant l'invention de l'aviation, au cours duquel il vit un avion, tel qu'il devait en voir, réellement, plusieurs années plus tard.

Mais les tenants de la liberté individuelle ont raison, à leur tour, du fait même que franchise est donnée à chaque être, que nous sommes de réagir, à sa guise, devant les faits prédéterminés qui barrent notre route, ou les grands "courants d'idées" qui tentent d'influencer notre intellect.

En résumé, le Libre-arbitre consisterait, simplement, en l'entière faculté de choisir telle ou telle attitude lors de circonstances non déterminées par nous. Ces attitudes, bonnes ou mauvaises, constituent des causes dont les effets influencent profondément notre devenir terrestre ou post-mortem, d'où la théorie de la responsabilité intégrale prêchée par Pélage.

+
+ +

Sautant brusquement six siècles, et revenant de ce fait à l'époque où vivait En de l'Etoile, nous allons faire la connaissance d'un quatrième penseur breton, qui, comme Pélage, oeuvra au sein de la Chrétienté et sous son couvert, fut condamné, se tut, mais cependant ne se soumit pas plus que ne l'avait fait l'adversaire d'Augustin.

Pierre du PALLET, dit ABELARD. (1079-1142)

A l'époque même, ou l'épopée arthurienne, colportée de manoir en châtellainie, par les bardes, trouvères et troubadours, déferlait sur l'Europe, Bérenger, sire du Pallet, recevait de son épouse la noble dame Lucie, un enfant mâle qui fut prénommé Pierre et destiné aux armes. Si tout le monde connaît les malheurs d'Abélard, amant d'Héloïse, bien peu de gens, par contre, connaissent l'historique de celui qui fut, sans contredit possible, le plus grand orateur et l'un des plus prestigieux philosophes du Moyen-Age. Que ceux que cette trop courte étude inciterait à se documenter davantage lisent les ouvrages fouillés que Monsieur Gilson a consacré à notre grand penseur, ou, plus simplement l'étude romancée qui parut à la fin de 45 ou au début de 46 sous le titre "Le Socrate des Gaules."

Le seigneur Bérenger désirait qu'avant de se consacrer entièrement aux arts de la guerre son fils acquit une solide instruction. Son château étant situé en plein cœur du bourg du Pallet (sur l'emplacement d'actuelles dépendances du presbytère de cette localité), et le Pallet se trouvant à quelques lieues de Nantes, à mi-route entre Clisson et Vertou, ce fut sans doute un des moines de l'abbaye fondée par le célèbre Saint Martin de Vertou, qui fut chargé de l'éducation morale et intellectuelle du jeune Pierre. Il s'avère certain que ce précepteur anonyme sut donner à son élève le goût de l'étude et la passion des choses de l'esprit, car, abandonnant à tout jamais l'idée, chère à son père, de faire un bon chevalier, l'adolescent résolut de poursuivre ses études.

L'université de Nantes n'existant pas encore, force fut au jeune breton de s'expatrier. Il fut à Chartres à l'âge de seize ans, et y étudia sous la direction de Thierry, puis à Loches avec Roscelin. Il fonda ensuite successivement les écoles de Melun et de Corbeil, puis après une longue maladie qui le ramène en Bretagne, il monte à Paris. Il entre alors de plein pied dans la gloire et professe la Philosophie à l'école Notre-Dame. Diverses méthodes formant écoles se partagent alors le public étudiantin. Abélard (ce surnom lui a été donné à Chartres) n'adhère à aucune, mais puise en son intuition de celle et dans son génie personnel les thèses qu'il défendra et qui, comme par hasard, bousculeront celles qui étaient en vogue jusqu'alors, ce qui lui attirera, de la façon la plus normale, l'admiration des auditeurs, et la haine de ses collègues. C'est alors que prennent place ses amours avec la douce Héloïse, la naissance de son fils Astrobale (1118) et ses démolitions tragiques avec le chanoine Fulbert. Incapable désormais de remplir le rôle de l'homme normal vivant dans le siècle, il prononce ses vœux en l'abbaye de Saint-Denis, mais un conflit d'érudition historique éclate entre lui et les moines de ce monastère. La haine de ceux-ci rejoint celle des chefs d'école qu'il avait précédemment mis verbalement à mal; il est traduit devant le concile de Soissons, où Conan d'Urrech le condamne pour ses doctrines subversives sur la Trinité (1121).

Abélard prêchait l'inégalité entre les trois personnes, doutait de la divinité du Christ et surtout, puisant à son insu, sans doute

- 9 -
dans le vieux fond de la tradition celtique, accordait la suprématie à l'Esprit.

Le troisième personne de la Trinité est pour Abélard le seul espoir de l'Humanité. Les Ecritures ne le nomment-elles pas le Paraclet ? (du grec Paraklêtos, c'est-à-dire : Consolateur promis) Il le conçoit rationnellement, car, détail très celtique, ce mystique tient à rationaliser son mysticisme et à ne rien admettre de surnaturel qui ne soit logiquement admissible. Son Paraclet devient donc, comme l'on a pertinemment remarqué, une réplique de l'Âme du Monde de Platon. Mais cette conception n'est pas seulement platonicienne; elle se trouve également dans l'antique philosophie celtique et en l'exhumant Pierre du Pallet ne fait que son devoir instinctif de penseur traditionnel breton.

Condamné, mais non soumis, Abélard, sortant d'internement à Saint Médard fonde un petit oratoire qu'il nomme le Paraclet (peut-on être plus net ?) et y reprend son enseignement. Tant pour complaire à ses puissants amis que pour s'en débarrasser on le nomme abbé d'un monastère de son pays, à Rhys (1125). Abélard y accourt, tout heureux de retrouver sa patrie; mais hélas ! Quel désenchantement ! Les moines y sont dissolus, débauchés, et ivrognes ! Il tente en vain de rétablir la règle dans cette maison qui lui a été confiée, mais ne parvient qu'à exciter la haine de ses frères. Ceux-ci tentent plusieurs fois de le tuer et vont même jusqu'à empoisonner son vin de messe. Désespéré, il abandonne Rhys; mais ne pouvant retourner au Paraclet, dont il a fait don à Héloïse pour qu'elle y loge les religieuses dont elle est devenue supérieure, il se réfugie donc près d'Albéric, à Reims, où il reprend inlassablement son enseignement (1132-1136), - enseignement qu'il poursuivra ensuite, une année durant, à Sainte Geneviève de Paris.

Mais il sort à nouveau de l'orthodoxie exigée par l'Eglise. Comme son illustre prédécesseur Pélagé, il prêche le libre-arbitre, la responsabilité intégrale, l'inefficacité de la grâce qui viendrait troubler le fonctionnement rationnel de la loi de causalité. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire, noir sur blanc, cette proposition inouïe pour son temps, si pleine de paganisme naturaliste, si proche de la magie paysanne encore fort en honneur en Bretagne à cette époque, et singulièrement en pays nantais, si semblable enfin par son style aux vieux textes celtiques que l'on la croirait extraite d'un chant du Barddas ou des Górlas :

"...car, il y a, dans les herbes et dans les semences, dans la nature des arbres et des pierres, des forces qui sont capables de troubler ou d'apaiser nos âmes."

Cathba le Druides qui enseigna Cuchulain, n'aurait pas dit mieux.

Condamné à nouveau à Sens, il vit sa condamnation ratifiée par le pape Innocent II, le 16 juillet 1140; il se tut à nouveau et définitivement, cette fois, pour mourir deux ans plus tard à Saint Marcel près Châlon-sur-Saône.

Ainsi s'éteignit tristement, loin du sol natal, du pays nantais, l'une des plus éclatantes lumières du Moyen-Age : Pierre du Pallet, dit Abélard, le plus grand des philosophes bretons.

E. C. K.

La réparation de KAD

NOUS avons fait allusion dans notre précédent n° au "schisme" qui avait divisé l'équipe primitive de KAD. Des divergences de vue et des différences d'activité ont abouti à la naissance d'OGAM, revue spécialisée dans les études traditionnelles, alors que KAD était originellement et restait l'organe des militants du néo-druidisme.

L'important travail de recherche et de mise au point entreprise par OGAM commence à porter ses fruits et peut servir de base solide à une reprise d'activités temporelles.

KAD qui avait su se mettre en sommeil pendant les années noires de la guerre, va de nouveau réparaître après un temps de silence et reprendre son travail de "défricheur de la Sainte Clairière". Et cette tâche sera désormais poursuivie dans un sens nettement traditionnel.

À la portée de toutes les bonnes volontés mettant en "action" les enseignements "théoriques" d'OGAM, et plus régulier dans sa parution, KAD nouvelle formule sera susceptible de fournir à certains de nos lecteurs les éléments d'activités dont ils ont manqué jusqu'à présent.

Nous souhaitons à notre frère M. Neven LEWARCH et à son équipe, à qui le "druidisme contemporain" doit tant, bon départ et bonne continuation.

OGAM.

AIDEZ-NOUS !

OGAM continue et la lecture de ce numéro vous convaincra que ses animateurs méritent d'être aidés par vous. Plusieurs de nos amis se sont posé comme règle : donner à OGAM la valeur d'une heure de travail par mois - pourquoi pas vous ?

Tous versements au compte de chèques postaux Rennes 49298 au nom de Gw. BERTHOUD, 72, rue Oberthur, RENNES (I & V)

LE CALENDRIER de 3820 M.T.

Ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir le calendrier Celtique de 3820, avec le prochain numéro d'OGAM, voudront bien nous écrire, en nous envoyant, s'ils le peuvent, un petit supplément de cotisation. L'année 3820 commence le 10 octobre 1949 au coucher du soleil; la Troisième nuit de "Samain" commence donc le 26 Octobre à la même heure.

EXISTE-T-IL UN SUPPLEMENT

d'OGAM EN LANGUE BRETONNE ?

OUI ! Et ceux de nos lecteurs, bretonnants ou non qui le désirent, le reçoivent gratuitement sur simple demande.

les Nombres & les Formes

ESSAIS DE SYMBOLISME

AVANT-PROPOS par IAKTIMAGVS.

Nous n'avons pas la prétention, en ouvrant aujourd'hui cette série d'études, de croire que nous allons apporter aux ésotéristes occidentaux une nouvelle doctrine. Le symbolisme des nombres est d'ordre très général, a déjà été étudié à fond par des personnes fort savantes, et ne peut guère connaître d'interprétations nouvelles. Ce que nous voulons, au cours de ce travail, c'est faire, pour les nombres et les formes, ce que nous avons déjà fait pour d'autres éléments du symbolisme et de la "mythologie" universels : essayer d'appuyer, sur des éléments traditionnels sûrs, une interprétation celtique sérieuse.

Travail difficile, s'il en est. Pour nos débuts tout au long de l'an passé, nous avons volontairement visé assez haut, voulant montrer que, de l'héritage documentaire et folklorique des nations celtiques, il était possible de tirer autre chose que les fantaisies des celtomanes du XIX^e ou du XX^e siècles. Les recensions élogieuses que des "maîtres-ès-art" ont bien voulu faire de notre travail nous ont montré que nous étions sur le bon chemin. Il s'agit donc de poursuivre, et nous le ferons.

Ce qui fut fait, cependant, le fut de manière fragmentaire. Aucun plan directeur ne paraissait nous avoir guidé. Comme l'équipe d'OGAM s'est grossie d'assez nombreux éléments moins bien instruits que les promoteurs, il y a lieu, maintenant, parallèlement aux travaux de recherche, de "quête", qui seront poursuivis, de donner aux maîtres une besogne plus adaptée à leur capacité. C'est ce que veut faire cette série d'études, et d'autres qui suivront. Nous croyons cependant qu'il ne sera pas mauvais, pour nos lecteurs plus "informés", de travailler à repenser en mode celtique, à partir de nos données, des éléments de doctrine traditionnelle, qu'ils n'ont été accoutumés de voir jusqu'à présent qu'à travers tel vêtement kabbalistique ou martiniste ... Non, répétons-le, que nous apportions du nouveau : le dépôt de la Tradition se transmet intact; il n'est pas au pouvoir d'une volonté humaine de l'augmenter; dire "j'ai augmenté la tradition", c'est dire "j'ai souillé la Tradition".

+
+ +

Pouvons-nous mieux ouvrir le trésor du folklore celtique qu'à la page des "Séries" ?

De tous les morceaux poétiques dont se compose le "Barzaz Breizh" celui-ci, qui commence le recueil, est le plus mysté-

rieux - et peut-être celui autour duquel la "querelle du Barzaz Breiz" a été la plus vive. Nous n'avons cure de ces querelles d'érudits, chi canant sur un mot ou une virgule. Les quelques versions du même morceau recueillies sous le titre de Gousperou ar Rened "Les vêpres des grenouilles" (1) montre bien que La Villemarqué n'a fait au plus que donner à un "chanson" recueillie quelques "coups de pouce" littéraires. A qui les notions traditionnelles sont familières, il apparaît tout de suite que sous les "repentirs" du peintre restaurateur un tableau de maître se laisse voir. La comparaison avec les données galloises de "Myfyr" "Archaeology of Wales" et du Barddas ne fait que confirmer cette intuition. L'étude sérieuse du texte telle que nous la présente E.C.K. apporte la certitude.

Aussi n'hésitons-nous pas à publier beau premier ce chapitre de l'étude des nombres. Peut-être apparaîtra-t-il à certains, défenseurs rigoureux de la Tradition Primordiale, gardiens vigilants de la pureté de ses reflets dans les Traditions des différents peuples de la Terre, spécialement des peuples d'Europe, que notre auteur a utilisé libéralement des interprétations plus "thésophistes" que traditionnelles. Une note relative à la série GING montre que les dires des membres de la Société Théosophique relatifs à leur "théorie" des sept race-mères rencontre un écho direct dans l'enseignement d'un des livres traditionnels irlandais sur les "sept races qui peuplèrent l'Irlande", laquelle, ici, est naturellement prise pour symbole du globe habité par les humains. N'auraient-ils donc que tort ?

Sur le point de la réincarnation, il en va de même. René Guénon a donné, contre la théorie des réincarnations successives sous forme humaine des arguments extrêmement forts appuyés sur des textes védantiques fort clairs, qui, pour plusieurs d'entre nous, sont et restent convainquants, de manière radicale et définitive. Qu'il soit permis de produire à l'appui de l'opinion d'E.C.K. - qui n'est d'ailleurs pas la vulgaire affirmation réincarnationniste des spirites - un texte précis du grand Sage hindou, Sri Aurobindo (2).

"L'âme prend naissance chaque fois, et chaque fois un mental, un vital et un corps sont formés avec les matériaux de la nature universelle d'après l'évolution de l'âme dans le passé et ses besoins dans l'avenir.

(I) La littérature irlandaise connaît aussi de telles "parodies" de textes traditionnels. Autant qu'à l'influence chrétienne, ils sont dus à la dégénérescence du monde, au seuil ou au cours du "kali-yuga", et qui veut que le sacré soit délaissé, puis ignoré, puis bafoué. Preuve de plus de la "traditionnalité" des textes ainsi parodiés à nos yeux.

(II) Sri AUROBINDO, "Lumières sur le Yoga" (Maisonneuve, Paris, 1945 page 50.)

" Lorsque le corps s'est dissous, le vital va dans le plan vital et y reste un certain temps, mais au bout de ce temps l'enveloppe vitale disparaît. La dernière à se dissoudre est l'enveloppe mentale. Enfin l'âme ou être "psychique" (3) se retire dans le monde "psychique" pour s'y reposer jusqu'à l'approche d'une nouvelle naissance.

"Tel est le cours habituel pour des êtres humains d'un développement ordinaire. Il y a des variantes selon la nature de l'individu et de son développement.

Mais nous n'appuierons pas notre dire de la Triade 26, relative aux "trois choses qui font tomber par nécessité en Abred", parce qu'elle peut parfaitement s'interpréter de la façon suivante :

Tel qui a "démérité" sur cette terre revivra après sa mort dans un nouvel état d'être. A un nouveau degré d'existence, qui pourra d'ailleurs être indéfiniment voisin de l'état d'homme vivant mais ne sera pourtant plus cet état caractérisé notamment par l'existence corporelle telle que nous la connaissons. Dans ce nouvel état, il retombera par exemple en cyvil c'est-à-dire dans une situation "animale" (mil) sur cette terre, à partir de laquelle il remontera vers le centre de son nouvel état d'être, occupé par "l'état d'humanité", c'est-à-dire ce qui est l'analogue de l'homme terrestre à ce degré d'existence.

Jamais les Druides n'ont promis aux guerriers celtes de revivre sur cette terre même : c'est dans la Terre-de-Jeunesse, tir-na-n-Og, qu'ils recommencent amours et jeux, batailles et festins. Ce n'était pas la béatitude immobile du paradis chrétien, mais la réincarnation sur un plan d'être nouveau, où une vie analogue à la vie terrestre pouvait naître et se développer, mais ce n'était plus sur terre. Sur ce point, nous sommes fermes dans notre certitude.

De toute façon nous pensons que les lecteurs d'OGAM seront intéressés par la lecture du commentaire des "Séries", et qu'ils nous remercieront d'avoir donné à notre collaborateur et ami E.C.K. la possibilité de publier le résultat d'une longue, patiente et généreuse méditation.

IARTINAGVS.

(3) La traduction du texte d'Aurobindo est faussée constamment par l'inexactitude du vocabulaire. "Psychique" ici n'a rien à faire, ce mot s'appliquant de toute évidence aux éléments subtils, à l'"astral" de l'individualité humaine; c'est plutôt "pneumatique" qu'il faudrait dire, en termes occidentaux. Quant à l'âme c'est l'atman, le jivatman ou la buddhi, puisqu'il s'agit de quelque chose au delà du mental, de ~~manas~~ : c'est donc "esprit" qu'il faudrait dire. Lorsque le traducteur écrit que l'âme se retire dans le monde "psychique", il faut lire probablement en termes plus exacts, que jivatman connaît quelque chose d'analogue à notre "sommeil profond" terrestre entre deux "réincarnations".

Les livres anciens des bardes gallois, ceux qui nous ont déjà donné les Triades et tant d'autres textes traditionnels, contiennent, eux aussi, des listes de choses qui vont par 2, 3, 4, etc. Nous avons relevé celle-ci, qui existe en deux versions jusqu'au nombre 5, - l'une d'elle étant visiblement christianisée, - à cause des analogies qu'elle présente avec les "Séries" du Barzaz Breiz : la Tradition celtique est une de part et d'autre du Channel.

- 1- (a) Un déluge, une terre (d'où procède l'homme), un élément de vie, qui est Dieu.
(b) Un Dieu, une vérité, un point de liberté.
- 2- (a) La lune et le soleil, le ciel et la terre.
(b) Les deux sexes, le bien et le mal, le début et la fin.
- 3- (a) Les trois jours d'Eve et d'Adam.
(b) Nombre, poids et mesure; la vue, l'ouïe, le sentir; aimer, haïr, juger.
- 4- (a) Les quatre éléments : feu, air, eau, terre.
(b) Les quatre vents, les quatre albanes de l'année, les quatre formes (ronde, triangulaire, carrée, plate)
- 5- (a) Les cinq sens, les cinq livres de Moïse (le Pentateuque), les cinq ceintures de la terre; les cinq éléments (l'éther, nyvvre, s'ajoute aux quatre précédents.)
(b) Santé, liberté, amour, bienvenue et respect; les cinq colonnes de la justice; la peur, le courage, la haine, l'amour et la vérité.
- 6- Les six âges du monde, les six vaisseaux de pierre (du miracle de Cana), les six moyens de perception qu'a l'homme.
- 7- Les sept jours de la semaine, les sept sacrements, les sept demandes du Pater.
- 8- Les huit vents, les huit qui furent avec Noé dans l'Arche, les huit péchés mortels.
- 9- Les neuf vagues de l'Océan, les neuf grâces du Ciel, les neuf pucelles enceintes.

Nous aurons sans doute l'occasion de revenir plus longuement sur la numérologie du "Barddas" gallois.

OGAM.

Ière étude :

LES "SÉRIES" DU "BARZAZ BREIZ".

Les origines.

Chaque peuple possède, dans son trésor folklorique ou religieux, un ou plusieurs documents, d'aspect puéril ou incompréhensible, qui ne sont en fait que des textes "hermétiques" chargés de conserver, à travers les siècles, la Tradition ancestrale dans sa pureté originelle.

Les Hindous ont les Védas. Les Juifs la Kabbale. Les Scandinaves les Sagas. Les Pascuans leurs mystérieuses tablettes. Les Celtes, grâce à leur indéfectible attachement aux choses du passé, ont su préserver jusqu'à nos jours, trois de ces importants monuments littéraires : les cycles mythologiques (Bataille de Mag Tured) et héroïque (Cuchulainn) en Irlande, le Barddas chez les gallois et les Séries chez les Celtes continentaux.

Recueillies au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle, par le grand folkloriste breton Théodore HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, les "Séries" figurent en tête de son immortel "Barzaz Breiz" ouvrage dont Georges Sand disait qu'on ne devrait le lire qu'à genoux. Ce "Barzaz Breiz", composé de chants épiques, de scènes populaires et d'hymnes religieux, connu et connaît encore une très grande vogue. S'il est le livre de chevet de tous les Celtisants bretons, ce qui est normal, il figure également dans la bibliothèque de tous les celtophiles du monde entier. Une telle notoriété ne pouvait que lui créer des ennemis et des détracteurs. L'on prétendit donc que l'ensemble des pièces qui le composent n'avaient jamais été recueillies par la Villemarqué, mais bel et bien écrites par lui. L'authenticité des œuvres magistrales est toujours mise en doute par les masquins, dont elles ulcèrent gravement la jalousie. Si véritablement la Villemarqué avait composé lui-même les quelques milliers de vers, nuisants dans leur simplicité, qui forment cet ouvrage, il eût eu droit à la couronne de Poète universel qu'Homère eût dû lui céder. Un tel génie ne se fut point arrêté en si beau chemin. D'autres ouvrages fussent nés de son art pétique, moins bons peut-être, mais encore dotés d'une belle facture, comme d'une noble inspiration. Or contre-tout détestable pour les détracteurs du Barzaz Breiz, les autres ouvrages de l'écrivain breton ne sont que des travaux de folkloriste reproduisant un certain nombre de textes anciens, plus ou moins connus et les accompagnant de commentaires, à vrai dire souvent superficiels. En somme, La Villemarqué n'a jamais fait preuve que d'un génie : celui d'un très habile collectionneur de vieux chants et de vieux poèmes, celui d'un distingué archéologue de la littérature, qu'il ait remanié certains textes trop ardues pour les Celtisants de son époque, qu'il ait complété, par ci par là, quelques strophes

malencontreusement estropiées, cela s'avérait inévitable. Le découvreur de poteries anciennes ne lave-t-il pas les pièces qu'il trouve en terre et ne tente-t-il pas d'en rassembler les fragments ? Là, toutefois, ne donna la collaboration du génial folkloriste avec le génie populaire de sa race.

L'explication des Séries, que nous allons entreprendre, ne pourra qu'en convaincre les ultimes sceptiques. Jamais un seul homme, fut-il d'un génie prodigieux, n'a pu, ni ne pourra, faire tenir tant d'enseignements divers dans un unique poème. D'ailleurs certains de ces éléments, tels que celui de la triade 2 et celui du "septième élément" dans la série 7ème pouvaient être connus de la Villemarqué lequel ne possédait, et pour cause, ni l'antique Connaissance, perdue depuis déjà bien des siècles, ni les données récentes sur lesquelles nous nous appuyerons pour les éclaircir. La seule hypothèse plausible que l'on puisse présenter, quant aux origines des "Séries", est qu'il s'agit d'un résumé très condensé de l'enseignement traditionnel des Druides, composé, au cours des premiers siècles de notre ère, par un groupe de Bardes initiés, spécialement entraînés à ce genre de tour de force littéraire. Quel fut le mobile qui les poussa à exécuter ce travail prodigieux ? Nombre de Sages de l'antique Celtie avaient prophétisé l'ère d'incompréhension, de matérialisme et d'antitraditionalisme qui règne depuis déjà plus de cinq siècles, et au tréfonds de laquelle nous nous trouvons depuis le XIX^{ème} siècle. A cette ère d'obscurantisme, le très copieux enseignement druidique n'eut pas résisté. La Tradition celtique eut alors été perdue pour tous irrémédiablement. Tandis que, condensée dans un poème relativement court, truffé d'images frappantes et construit selon les règles d'une mnémotechnique éprouvée par l'usage, elle avait quelques chances de parvenir jusqu'à nous. Les auteurs se fiaient alors à leurs héritiers spirituels, pour méditer et commenter ces vers jusqu'à en extraire la substatistique moelle. C'est ce que nous allons tenter. Cependant, nous estimerions avoir accompli intégralement notre tâche, si les quelques lueurs qui seront projetées sur ce texte, souvent abstrus, pouvaient aider des traducteurs, plus aguerris que nous, à retrouver le sens caché du poème hermétique des "Séries".

Notre traduction du texte breton des "Séries" en français ne sera pas toujours semblable à celle qu'en a donné l'auteur du Barzaz Breiz. Que l'on n'y voie pas un crime de lèse-linguistique. Cette différence vient de ce que la Villemarqué n'a cherché que le sens direct du poème alors que nous voulons en tirer le sens ésotérique. Cet, dans n'importe quel idiome, un mot déterminé prend toujours un sens différent suivant qu'on le considère du point de vue profane ou du point de vue symbolique.

"Heb rann 'ar RET hepken,
Ankol, tad an Anken.
Netra kent, netra ken.

"Nulle Série ne s'impose si ce n'est, fatal, - le Trépas, père de la Douleur. - Rien ne le prime. Rien ne le complète.

Terrible sentence, d'une grandeur funèbre. Inutile de lui chercher un sens ésotérique. L'affirmation se suffit à elle-même. L'état d'humanité est totalement dominé par la Mort et n'existe que par rapport à elle. Chaque jour vécu est un jour de moins à vivre. Chaque seconde écoulée nous rapproche de façon insensible mais irréductible de celle où nous rendrons le dernier soupir.

L'existence n'est donc, en somme, qu'une lente agonie, et l'enfant qui vient de naître est un moribond en puissance. La seule nécessité absolue, ici-bas, est donc la Mort, fin dernière sur notre plan du moins de tout ce qui vit. Pour assurer son règne et dissocier les éléments unis par la naissance, elle utilise la Douleur. Par les blessures et les maladies elle ruine notre être physique. Par les souffrances morales elle s'attaque à la partie animique de notre individu. Le Temps ne comptait pas pour elle, elle s'avère tantôt rapide et brutale, tantôt lente et patiente. Quoiqu'il en soit, elle est par excellence l'Inexorable. Pour nos contemporains la Mort est une source inépuisable d'effrois. Cela provient de ce que le scepticisme du siècle dernier et du nôtre a fortement entamé la croyance traditionnelle à la survie. Il n'en allait pas de même pour nos lointains ancêtres. Convaincus de la pluralité des existences, ils considéraient le Trépas comme un simple phénomène de transformation, comme quelque chose d'assez analogue au passage de l'un à l'autre tableau du même spectacle. Conçue dans ce sens, la Mort n'est plus si redoutable. Tant s'en faut. Elle n'entraîne même plus la rupture, si pénible des sentiments d'affection et d'amour, puisque l'agonisant sait qu'il pourra en renouer la trame dans une prochaine existence. Bien mieux, le mourant, qui avait, et pour cause, plus à se plaindre qu'à se féliciter des circonstances de sa vie finissante, trouvait dans la mort, non seulement la certitude d'échapper aux maux qui le torturaient, mais encore l'espoir de se "réincarner" dans de bien meilleures conditions, et partant de jouir, dans un avenir plus ou moins proche, de ce dont il avait été privé durant l'actuelle expérience.

L'on comprend alors pourquoi, considérant l'importance primordiale de la Mort dans l'évolution humaine, les Sages de notre race lui consacrèrent le premier paragraphe de leur enseignement. Une légende populaire prétend que lorsque des Trappistes de stricte observance se croisent, ils doivent se dire : "Frère, il faut mourir !" Cette croyance est d'autant plus fautive que ces moines sont voués au silence quasi absolu. Rien par contre, n'eut empêché les initiés de la Sagesse celtique d'échanger ce solennel propos. Dans leur bouche il eut pris un sens grave, certes, mais dénué de terreur. Le Trépas n'était pour eux que l'inéluctable dominante de l'état d'humanité.

SECONDE SERIE

"Daou ejen ouzh ur gibi,
o sachat, o souhetil,
sellit ouzh an estoni."

" Deux boeufs devant une coque, - tirant et soufflant - vovez la merveille ! "

C'est avec raison que l'auteur du "Barzaz Breiz," dans le commentaire qu'il fit de cette série, nous dit qu'elle se rapporte à la légende des deux boeufs blancs du dieu HU-GADARN; mais il n'a point donné le sens ésotérique de ce passage de la mythologie celtique. Il est d'ailleurs probable qu'il n'en avait pas pénétré les arcanes, attendu que, pour y arriver, nous serons contraints d'avoir recours à un texte semblable, d'origine orientale, dont le sens caché a été heureusement divulgué par plusieurs commentateurs bien informés.

Hu-Gadarn désireux d'extraire le soleil de l'océan des eaux et des boues cosmiques, attela ses deux boeufs blancs à l'astre. Les animaux sacrés accomplirent la besogne que leur maître leur avait assignée. Toutefois, l'effort avait été si pénible que l'un des boeufs en mourut. Désolé d'avoir perdu son compagnon de joug, le second s'étendit près du cadavre de son frère de peine et se laissa périr de désespoir. Le même thème, ou peu s'en faut, se retrouve dans l'affabulation mythologique de l'Orient, où les boeufs sont remplacés par des chevaux et la coque par un char. Il ne pouvait en être autrement dans des régions où les bovidés, animaux sacrés, vivent en complète liberté et sont l'objet de la vénération et du respect populaire.

Transposant l'explication de la fable orientale à l'occidentale nous obtenons ce qui suit :

La coque enlisée représente l'esprit humain, profondément enfoncé dans la matière par son incarnation. Toute la vie durant le corps physique, symbolisé par le premier boeuf, et le corps animique, son compagnon de joug, peinent et travaillent pour l'en tirer. L'on sait ce qu'il advient. Usé par les souffrances et la vieillesse, le corps matériel trépassé. Désarmé par l'abandon de ce support de chair, grace auquel il avait, jusqu'alors, pris part à la vie active et sensorielle, le "corps subtil" voit sa mission terminée.

Son rôle de trait d'union entre les éléments spirituel et matériel de la combinaison humaine ayant pris fin, il meurt à son tour. Seule, la parcelle d'Esprit qui constitue le Soi de chaque individu demeure, car elle est impérissable. Et, voyez la merveille ! dégagée de la matière, elle retrouve la plénitude de son génie originel, augmentée de la somme des expériences accumulées durant l'existence qui vient de finir.

---:---:---:---:---:---:---

COPYRIGHT by OGAM, Rennes, Pep gwir miret strizh.

TROISIEME SERIE.

"Tri sann er bed-mañ e vez,
tri derou ha tri diwez'
d'an den ha d'an derv ivez,
Teir rouantelez Varzin,
trec'z melen ha biseun lirin,
bugaligou o d'hoarzin."

" Il ya trois subdivisions en ce monde-ci, - trois commencements et trois fins - pour l'Homme et pour le Chêne aussi. "

" Trois royaumes merveilleux - aux fruits dorés, aux fleurs radieuses - et aux enfants rieurs. "

La Série 3 confirme et complète la précédente. Il y a trois subdivisions en ce monde-ci : Nous les avons vues, il s'agit du plan matériel, du plan animique et du plan spirituel.

Lorsqu'un "esprit" s'incarne, il commence par assembler autour de lui tout ce qui est nécessaire à l'élaboration d'un corps subtil complet. C'est là le premier commencement. A son tour le corps subtil agglomère les éléments solides et aqueux susceptibles de former un corps physique apte à servir de véhicule terrestre aux deux parties déjà existantes. Cette opération nous est connue au point de vue profane. Nous l'appelons gestation, et elle constitue le second commencement. La naissance, enfin, fait de ces trois composantes une entité indivise, animée par le "fluide vital" et dotée d'une individualité propre que seule la mort détruira. C'est là le troisième commencement.

Un temps plus ou moins long se passe; puis le Trépas dissocie les membres de cette tri-unité. C'est la première fin. Le corps grossier se désagrège; chacun de ses atomes retourne à la masse terrestre dont il était issu. La seconde fin est accomplie. Alors le corps animique, perdu dans l'espace, subit le sort d'une bouffée de fumée. Il s'étire, se dilue, s'effiloche, se disperse et disparaît. Il ne reste plus que l'Esprit. Le cycle des trois fins est achevé.

Jusqu'ici l'enseignement des Druides est parfaitement conforme à toutes les autres données traditionnelles. Mais cette similitude ne sera pas de longue durée.

"Pour l'Homme et pour le Chêne aussi", affirme le troisième vers du premier tercet de cette Série. Voilà le boulet tiré à blanc dans le bel édifice des dogmes qu'il est de bon ton d'admettre chez les "biens-pensants".

La combinaison tri-partite n'est pas, comme d'aucuns le prétendent l'appanage exclusif de l'humanité. Elle caractérise également le Chêne, partant tout le règne végétal et, par voie de conséquence, l'Animal, moyen terme entre la plante et l'Homme ne peut qu'en bénéficier. Mais si nos ancêtres consentaient aux trois règnes supérieurs de la nature terrestre la tripartition en corps âme et esprit, ils devaient en toute logique la consentir égale-

ment au quatrième règne de cette nature : le règne minéral. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et le premier verset du premier tercet de cette Série dit bien : "il y a trois subdivisions dans ce monde-ci"; sans faire la moindre des restrictions on ce qui concerne l'une des parties composant ce monde. Reconnaître à la masse minérale de notre planète non seulement un corps physique (c'était indiscutable) mais encore un corps animique (est-ce celui que nous commençons à découvrir en étudiant la radioactivité des minéraux) et surtout un élément spirituel, c'était rejoindre les occultistes qui font régir chaque planète par un "esprit" auquel ils donnent le titre de "génie de telle planète". C'était aussi se rapprocher singulièrement des conceptions platoniciennes de l'Âme du Monde, théorie que devaient reprendre, bien plus tard, certains philosophes du Moyen-Âge et singulièrement le Breton Abélard, pour qui les pierres, les plantes et les grains contenaient certains "esprits" capables de nous influencer.

Quels sont maintenant ces trois royaumes enchantés caractérisés par des fruits dorés, des fleurs radieuses et des enfants rieurs ?

L'on sait, d'après le témoignage de noyés et d'asphyxiés, ramenés in-extremis à la vie, qu'avant de perdre totalement connaissance, l'individu en instance de désincarnation revêt en un éclair le film complet de son existence. C'est ce que l'Eglise appelle le Jugement particulier.

L'esprit recueille alors le fruit (l'expression est directe) des épreuves et des bonnes actions subies et commises par son corps matériel. C'est là le royaume enchanté des fruits dorés. Une recapitulation analogue se produit lorsque la désagrégation des cellules de la chair et du sang entraîne la séparation du corps animique d'avec son véhicule terrestre. L'esprit forme alors une gerbe de toutes les souffrances morales que l'âme a endurées et de toutes les manifestations de bonté, de générosité, d'amour, etc. qu'elle a générées : c'est alors le royaume des fleurs radieuses.

Lorsqu'enfin le corps subtil s'est lui-même dissout, l'esprit, demeuré seul, ayant comme on l'a vu déjà recouvré la plénitude de son génie, séjourne durant un temps indéterminé sur le plan des esprits déincarnés, sans contact avec ses "semblables", totalement débarrassé des soucis de ce monde et, par conséquent, en proie au plus juvénile au plus candide des optimismes. Il est dans le troisième royaume, celui des enfants rieurs, la Terre des Jeunes, fir-na-n-Og de la tradition irlandaise.

QUATRIÈME SÉRIE

"Pevar maen igolin,
maen igolin da Verzin,
igolin klezeier vlin."

"Quatre pierres à aiguiser - Pierres à aiguiser merveilleuses. - À aiguiser le glaive des braves."

Dans toutes les traditions, le glaive est le symbole de la Vérité, de la Lumière spirituelle. Les imagiers du Moyen-Âge, imprégnés de symbolisme, représentèrent les anges, gardiens du Paradis terrestre après le bannissement d'Adam et d'Eve, armés d'épées flamboyantes. C'est de cette même arme rayonnante que, dans nombre de cas, Saint Michel terrasse le dragon.

Quelles sont donc les quatre pierres à aiguiser, assez merveilleuses pour redonner du fil à ce glaive symbolique, c'est-à-dire pour intensifier le flamboiement de la lumière spirituelle ?

Nous venons de voir que nos ancêtres admettaient l'incarnation de l'Esprit qui parcourt les Trois Cérceles, non seulement dans l'état d'humanité, mais encore dans ceux de la minéralité, la végétalité et l'animalité, retirant de chacune de ces expériences un potentiel évolutif qui, joint à son génie individuel, accroît chaque fois ses facultés de perception de la vérité transcendante.

Les règnes minéral, végétal, animal et humain nous paraissent les quatre pierres magiques capables d'aiguiser l'épée symbolique de la lumière ineffable. (I)

(I) Notre collaborateur Natrouissus note ici : ces quatre "pierres à aiguiser l'épée des braves" n'auraient-elles pas quelque rapport avec les quatre épreuves par les Éléments que l'on fait subir aux candidats à l'initiation ? (N.D.L.R.)

QUINQUIÈME SÉRIE.

"Pemp gouriz an douar,
pemp davn an hoar,
pemp maen war hor c'hoar."

"Cinq ceintures de la Terre. - Cinq âges dans le Temps. - Cinq pierres sur notre socle."

Cette Série serait parfaitement incompréhensible, si l'on n'était pas en mesure d'aller quérir dans des textes traditionnels non celtiques, les données susceptibles d'en déterminer le sens.

Heureusement pour nous, les mythologies méditerranéennes, la Bible, les livres sacrés de l'Inde et nombre d'autres documents vénérables par leur antiquité, nous apprennent que les races et les civilisations se succèdent, et que, bien avant l'ère dite historique, il y eut des peuples qui dominèrent le monde entier. Civilisations, peuples et races qui disparurent entièrement ou partiellement lors d'épouvantables cataclysmes dont le dernier en date serait le "déluge" de la Bible.

Les adhérents de la "Société Théosophique", qui, comme tous les sectateurs d'écoles différentes détiennent une part de "Vérité", sont plus précis sur ce sujet, et, chose curieuse leur enseignement coïncide avec celui de la Série que nous étudions présentement. D'après eux, cinq races-mères se seraient déjà succédées sur notre globe, la race Indo-européenne, à laquelle nous appartenons, étant la cinquième. Chacune d'elles se développa suivant le même processus. Née sur un point donné des terres émergées, elle a une enfance, durant laquelle s'accomplit sa croissance, un âge mûr où elle domine sur la terre entière, puis une vieillesse, qui marque son déclin et se termine par une catastrophe déclenchée par la folie de ses fils et leurs abus des secrets arrachés à la nature. Alors une suivante, née d'un essaim de la précédente, prend sa place et suit inéluctablement le même chemin.

Notre race blanche n'a pas connu un autre destin. Elle est née dans le berceau eurasiatique, conquise de gré ou de force le monde entier et s'apprête, avec sa science démoniaque, à se détruire elle-même, un jour prochain, au profit d'un de ses groupes dissidents.

La corrélation existant entre les cinq "rondes" de ces races-mères et les cinq ceintures de la Terre est trop frappante pour que nous la laissions passer sans la signaler (1).

Le plus simplement du monde, les cinq âges du Temps correspondent aux cinq périodes déterminées par la montée, l'apogée, et l'écroulement de chacune de ces civilisations géantes.

Moins évidente est l'explication des "cinq pierres sur notre soeur".

Cette mystérieuse soeur ne serait-elle pas tout bonnement Manred, l'étoile d'Esprit qui constitue l'élément supérieur et impérissable de notre être ? Les cinq pierres posant sur elle et la tenant asservie seraient alors nos cinq sens (2). Ce serait d'autant plus vraisemblable, que ceux qui se sont penchés sur le problème des cinq races-mères précitées prétendent fréquemment que chacune de ces périodes déterminées par leur existence fut marquée par la prédominance d'un sens et l'abâtardissement progressif de ceux qui les avaient précédés dans cette sorte de royauté.

(1) Nous devons à la Vérité de dire ici que les théories de la Société Théosophique, notamment celles de Mme Annie Besant, dans "La Doctrine Secrète" et la "Généalogie de l'Homme", sont sujettes à de très sérieuses critiques. Au lieu de recourir aux "interprétations" théosophiques, nos lecteurs auront toujours avantage à se référer, sur le point précis des "origines" humaines, aux seuls documents traditionnels universellement reconnus comme tels et à leurs interprètes autorisés. Mais il n'est jamais interdit de chercher à séparer l'ivraie du bon grain ... (N.D.L.R.)

(2) Ou bien les cinq "enveloppes" que distingue la tradition hindoue ? (N.D.L.R.)

La première race-mère fut sans doute dominée par le toucher, sens élémentaire qui développait singulièrement la structure de l'épiderme humain. C'est de tous les sens celui qui est le plus tombé en désuétude. Pour s'en convaincre il n'est que de se rendre compte des possibilités qu'il renferme et que les aveugles savent mettre en valeur.

Avec la seconde période, ce fut le sens olfactif qui monta à son apogée. Contrairement à ce qu'enseignent les ouvrages scientifiques, ce sens est double et comprend l'odorat et le goût, facultés qui en sont une, attendu leur grande similitude et l'interdépendance des muqueuses qui leur servent d'organes. Combien notre goût et notre odorat sont devenus précaires. Voyez plutôt les animaux : grâce au sens olfactif, ils sont capables de reconnaître les dangers qui leur sont bénéfiques de celles qui leur feraient du mal. Ils sont également en mesure de suivre, au flair, une piste tracée depuis déjà plusieurs heures, voire plusieurs jours.

La troisième famille, celle qui, dit-on, eut la peau noire, se distingue par l'ouïe. Ses lointains héritiers, les nègres de notre époque ne sont-ils pas encore en mesure de percevoir à des distances considérables des bruits imperceptibles pour une oreille blanche ? Leur musique n'est-elle pas par excellence, non une excitation de l'esprit, mais une excitation des sens ?

Avec ceux qu'il est convenu d'appeler les Atlantes, ce fut la vue. Tout le monde a entendu vanter l'acuité visuelle des Rouges de l'Amérique pré-colombienne, qui étaient, en partie au moins, descendants de cette race. D'autre part, l'on a de bonnes raisons de croire que les Egyptiens pré-pharaoniques étaient également en partie fils des Atlantes. N'est-il pas curieux, alors, de remarquer que leurs portraits même tracés de profil portent toujours les deux yeux ? Preuve de l'importance attachée à la vue par ces lointaines peuplades.

Reste à déterminer la nature du cinquième sens, celui qui domine la race blanche dont nous ressortissons. C'est cela sans contredit celui du sexe ; on pourrait presque mieux dire, celui de la "libido". C'est au cours de notre âge que la faculté de procréation est la plus intense. Jamais la planète n'a compté autant d'habitants que de nos jours. Certes la médecine, par sa lutte contre la mort, y est pour beaucoup, mais ce n'est tout-fois pas elle seule à qui l'on puisse attribuer l'intégralité de cette surpopulation. L'Inde, par exemple, où les conditions d'hygiène sont relativement précaires, n'a-t-elle pas vu sa population s'accroître de plusieurs dizaines de millions d'individus en moins d'un siècle ?

Chacun de ces sens, en faisant participer l'être d'une façon plus intense à la vie sensorielle, crée un handicap de plus à l'évolution de l'Esprit. Le sexe, par exemple, est celui qui le fait pénétrer le plus avant dans la matière par l'incarnation. Or l'âge du sexe, le nôtre, est précisément le Temps noir, où l'incompréhension et le matérialisme sont à leur développement

maximum.

Une sixième race-mère suivra inévitablement la nôtre. Quel sens sera donc celui qui gouvernera sa civilisation ? Peut-être sera-ce la faculté de transmettre la pensée à distance. Ce sens existe déjà à l'état rudimentaire et les "métapsychistes" pensent qu'il ira en s'accroissant. Puisse-t-il, à l'encontre de ses devanciers, être bénéfique à l'évolution de l'Esprit ! (1)

(à suivre.)

E . C . K .

(1) Les adhérents de la Société Théosophique disent qu'il y aura sept "races-mères": sur ce point leurs dires coïncident avec la tradition irlandaise, lorsqu'elle parle des "sept races" qui ont occupé l'Irlande, prise ici pour symbole du monde terrestre. (N.D.L.R.)

Four ne pas déparer votre collection d'OGAM, inscrivez-vous pour un "tiré à part" des études que nous publierons sur :

LE SYMBOLISME DES NOMBRES ET DES FORMES

Tirage limité à 60 exemplaires, qui contiendront des planches d'illustrations supplémentaires.

ARTICLES ANNONCÉS

Le Symbolisme celtique des nombres 3, 9, et 27 par :

Natrouissus.

Les éléments du symbolisme ornemental celtique par :

Artonoulios.L'hexagramme celtique et le symbole occidental de AVM par : Iaktimagus.Les réunions rituelles des bardes en "Gorsedd" et leur signification symbolique, par : Kerverzhioh.Ganesha et le Dagda, par : Natrouissus.Définition du folklore par : Arzel Even.

LES LIVRES

Shanislas de Gualta et Oswald Wirth, Le Problème du Mal (Editions du "Symbolisme") avec un avant-propos et une postface de Marius Lepage; (dépôt général : Librairie Véga, 173 boulevard St-Germain, Paris.)

L'éternel problème ! S'il y a Dieu, il ne peut être qu'Un et Parfait. Etant parfait, la plénitude du bien réside en lui, et alors - comment un Créateur infiniment bon peut-il admettre qu'en un seul coin de son œuvre il y ait cette horreur, le Mal ? Qui a mis le mal en ce monde, pourquoi, comment ? insolubles questions pour la plupart des philosophes: et tourment secret, à tel ou tel moment de sa vie, pour toute âme qui veut réfléchir sur l'action de l'individu qu'elle anime. Gualta et Wirth ont essayé de résoudre cette énigme, - l'un s'appuyant sur la Kabbale, l'autre sur le Tarot. Une étroite filiation de pensée et de singulières divergences dans le mode d'expression rendent leur double exposé fort intéressant pour qui sait que l'être humain pense en exprimant, consciemment ou non, toute son individualité transitoire ("c'est tout moi qui écris") et qui cherche à revoir par la pensée ces deux hommes qu'on a peu connus de leur vivant, qu'on méconnaît maintenant que pour eux s'est levé le Soleil des Morts, et qui apparaîtront un jour comme deux des ésotéristes les plus "réguliers" de leur époque, dans la mesure où la confusion propre au kali-yuga permettait à cette "régularité" de s'exprimer.

Si nous ne connaissions le peu de goût que montre notre éminent ami Marius Lepage pour les compliments, nous irions jusqu'à dire que ce livre ne prend toute sa valeur que par sa postface. Gualta avait laissé l'œuvre inachevée; Wirth a essayé de la terminer, mais en marchant sur une voie un peu divergente; Marius Lepage, d'une main sûre, "refait le point" à la lumière de la Tradition, et examine l'état de la question dans différentes formes traditionnelles qui sont maintenant familières aux lecteurs d'OGAM : christianisme, bouddhisme, hindouisme védantique, et prend même la peine d'examiner la façon dont le problème du Mal se pose pour un rationaliste d'aujourd'hui. Les réponses que nous apporte son lumineux exposé (- et qui, au fond se résumant dans celle-ci : "le mal n'est qu'un aspect de maya") permettront au lecteur de lire sans broncher l'épilogue fait de quelques vers de Raudelaire : "Gloire et louange à toi Satan ...", car Satan, actuellement singe de Dieu, ne pourra lui aussi que remonter d'Announ à la fin des Temps et reprendre son aspect primitif de Lucifer, "celui qui fut le support de la Lumière de Gloire", l'aspect brillant et pur de "Metatron."

On pourrait encore résumer la pensée de ce livre par une note de Simone Weil, au chapitre

du "Mal" dans La Pesanteur et la Grâce. "Ce que le mal viole, ce n'est pas le bien, car le bien est inviolable; on ne viole qu'un bien dégradé". Mais tout le chapitre est à lire - et achève bien curieusement la pensée de Lepage, de Wirth et de Guaita.

Gw. B. KERVERZHIOU.

PETITES QUESTIONS.

FIW'CAR ?

Dans son étude sur le symbolisme du Tribann, Kerverzhioù a signalé l'analogie des trois Rais avec les trois positions du vajra, symbole hindou de la foudre. Ce symbole existe, identique, dans la tradition tibétaine, où, sous le nom de dorje, il signifie également, en un certain sens, l'"axe du monde", comme le bâton du Druide.

Or, au Tibet, le dorje est toujours et partout accompagné rituellement de la clochette, dilbu : c'est son inséparable complémentaire féminin, représentant la "sagesse transcendante". Il n'est pas possible de ne pas être frappé, ébloui par la vie des "Saints" bretons, par le fait que nombre d'entre eux ont, tout comme les lamas, un bâton (équivalent du dorje) dans la main droite, et une clochette dans la gauche.

N'est-ce pas au moyen de cette clochette, agitée au-dessus d'une sainte fontaine, que Kaourantin (Corentin) faisait apparaître le poisson qui lui servait de nourriture inépuisable ?

Si ces clochettes n'avaient pas été des objets sacrés, particulièrement vénérables, les aurait-on conservés comme on l'a fait (jusqu'à nos jours, par exemple à Saint-Pol de Léon, à Lokronan) avec un soin pieux dans des écrins splendides ? Pourquoi l'Eglise romaine tolère-t-elle cette "superstition" qui consiste à agiter la clochette de Pol au-dessus de la tête des petits enfants, sinon parce qu'elle n'est que l'un des aspects audibles de la "voix du ciel", gabda-brahman, telle que l'entendent les Druides au fond des forêts - telle qu'elle pourrait encore se faire entendre ?

Aures habent et non audient...

Jean-Yves FLEMEUR.

Imprimerie spéciale d'OGAM
2 rue Léonard de Vinci, Rennes (I&V)

Le Gérant :
O. DE COUASNON

O G A M

Dastumadenn o'hweo'hsizhuniek labourioù "Kenvreudeur an Hengoun Kelt" Sekretourva : 2, straed Léonard de Vinci. ROAZHON.

TRIOEDD BARDDAS.

1) Teir Un gent a zo, ha n'hell bout nemet unan a bep hini : un Doue, ur Wirionez hag ur Poent a Frankis, sed, e vez ul lec'h ma vo kempouez da bep enebiezh.

2) Tri zra andoniet en Teir Un gent, peb buhez, pep mad, pep galloud.

3) A dri ret ez eus Doue, sed, brasañ parz buhez, brasañ parz gouiziegezh, brasañ parz nerzh, ha ne c'hell bout nemet unan [hag a ve] ar muiañ eus pep tra.

4) Tri zra ne c'hell Doue nemet o bout : A dle bezañ ar Feurvad, a c'hoanta bezañ ar Feurvad, a c'hall bezañ ar Feurvad.

5) Tri zest Doue war a reus hag a ray : galloud divent, gouiziegezh divent, karantez divent, rak n'eus [tra] n'hellje ober, n'hellje gouzout, n'hellje mennout an [tri-] se.

6) Tri fennrat ober Doue, en oberiañ pep tra : gwanaat an droug, nerzhaat ar mad, ha diskleriañ pep diforc'h, ma ouezer a dle [bout] diouzh na dle [bout].

7) Tri zra ne c'hell Doue nemet o ober : ar pep talvoudusañ, ar pep retañ, ar pep kaerañ a gement tra.

8) Tri c'hadarn der kement hanvoud : ne c'hell bout arallnet ne c'houlenn bout arallnet, gwel ne c'heller meizañ, hag en hennet diwezhep tra.

9) Tri zra ret ma vezint : muiañ galloud, muiañ reiz, ha muiañ karantez Doue.

10) Teir dreistegezh Doue : buhez kenhol, gouiziegezh kenhol, kadanred kenhol.

11) Tri abeg d'ar Re Vev : karantez Doue, gant ar pep muiañ a boell, Poell Doue, o c'houzout kement doare, ha Nerzh Doue, gant Menn, Karantez ha Poell en o dreist.

12) Tri c'helc'h hanvoud a zo : Kelc'h ar C'havgant, lec'h n'eus nemet Doue, na bev, na marv, ha n'eus hini nemet Doue hag a hell hen ergerzhout; kelc'h an Abred, lec'h ma kav pep doare [-bezañ] hanvoud eus ar marv, hag an Den hen ergerzhas; kelc'h ar Gwened, lec'h ma kav pep doare [-bezañ] hanvoud eus ar vuhez,

hag an Den hen ergerzho an Neñv.

13) Tri derez hanvoud ar Re Vev : derez Abred en Anneun, derez Frankiz en Denelezh, ha derez karantez, da lavarout eo Gwened en Neñv.

14) Tri ret da bep hanvoud er vuhez : deroù en Anneun, rak-kerzh en Abred, ha kenleunder en Neñv da lavarout eo kelc'h ar Gwened, hag hep hini eus an tri-se ne c'hell bout neb nemet Doue.

15) Tri doare retder en Abred : an nebeutia bep buhez hag ac'hann deroù, danvez pep tra, hag ac'hann kresk, hag an dra-mañ ne c'hell bezañ en un derez all, ha stummañ pep tra eus ar marv hag ac'hann diforc'h.

16) Tri zra na c'hellont nemet bezañ en pep bev dre reizhded Doue : kenc'houzañv en Abred, rak anez se ne c'hell neb kaout ur gouzout leun war netra : rann gevatal en karantez Doue, ha kendergouezh, gant gallout Doue, da beza vo reizh ha trugarek.

17) Tri abeg da ret Abred, dastum danvez pep doare-boud, dastum gouiziegezh war bep tra, ha dastum nerzh evit trec'hif war bep enebiezh ha kezeol hag en em ziwiskañ eus an Droug hag anez an traoù-se a vezo ergerzhet gant pep hanvoud bev, ne c'hell na bev na gouenn tizhout e vezad leun.

18) Tri reuz kentañ Abred : Anken, Ankoun hag Ankou.

19) Tri ret pennañ a zo kent [kaout] Gouiziegezh peurleun, ergerzhout Abred, ergerzhout ar Gwened, ha koun an holl betek Anneun.

20) Tri [zra] dizistagus diouzh Abred : Digevreizh, gant ne c'heller [ober] ahendall, tec'h en Akou rak proug ha kezeol, ha kreskif buhez ha madalezh dre ziwiskañ an Droug en tec'h en Ankou ha se dre ma krog karantez Doue war bep tra.

21) Tri benveg Doue en Abred evit trec'hif war an Droug ha kezeol, ha tec'hout raze d'ar Gwened : Anken, Ankoun hag Ankou.

22) Tri c'hent kompredet : Den, Frankiz ha Gouloù.

23) Tri ret hag a boud war an den, gouzañv, nevezif ha diuz, ha gant gallout diuz, n'ouzer [tamm] war an daou all kent [dezh] degouezhout.

24) Tri dibab tu-pe-du evit an Den : Abred ha Gwened, Anken ha Frankiz, ha droug ha mad, hag holl en kempouez, ha gallout gent an Den da zilenn an tu ma venno.

25) A dri zra e sav Anken Abred war an Den : diouer a glask ar gouiziegezh, diouer a zibab ar Mad, ha dilenn an Droug, da lavarout eo e kouez, gant an traoù-se, betek e genheñvel en Abred, hag ergerzhout war e giz ma vezo [an-dre evel a oa] da

gentañ.

26) Eus tri zra e kouezer dre ret en Abred, daoust ma tilenn ar Mad e pep tra 'rall : eus Balc'nder betek Anneun, eus pizirionez betek Obren hag eus Didrugarez betek Kervil, hag ergerzhout endre trema 'n Denelezh vel gwechall.

27) Teir c'hentelezh an derez-den, dastum ar c'hentañ ar gwellañ Gouzoud, Karantez ha Nerzh arack mervel, ha ne c'heller ober an dra-se e gwir-briek ar Frankiz hag an Dius kent an Denelezh, hag an tri-se a anver an tri gourzrec'h.

28) Tri gourzrec'h war Droug ha Kezeol a zo : Gouiziegezh, Karantez ha Galloud, dre ma oar, ma venn ha ma ra ar re-se, en o c'hevred, ar peha venant, hag en derez-Den o deroù, ha kenderc'hel [a reont] da viken.

29) Tri gwir-briek d'an derez-Den, kempouez ha mad, hag eno keveradur, frankiz an Dius hag ac'hann Barn ha Dius, ha kenderou Galloud, en gwir Barn ha Dius, gant o bout ret kentober tra 'rall.

30) Tri diforc'h ret etre an Den pe [ne vern] pep bev all ha Doue : Enk war an Den, ha n'hell ket bout war Doue, deroù d'an Den, ha n'eus ket da Zoue, ha ret d'an Den tremen dre dereziñ nevez en kelc'h ar Gwened, dre [n'hell ket] gouzañv ar C'higant, ha n'hell ket bout war Doue, a c'hell gouzañv pep tra ha se gant gwenvidigezh.

31) Teir c'hentelezh Gwened : [bezañ] hep droug, hep ezenn, hag hep diwez.

32) Tri dasker kelc'h ar Gwened, an awen gent, ar garantez kent, ha koun an [amzer] gent, rak ne c'helle [bout] ar Gwened hept.

33) Tri diforc'h etre pep bev hag ar re 'rall : Awen, Koun ha Merzout, rak kenleun int en pep unan, ha n'hellont ket bezañ kevatal en pep bev all, ha pep hini [anezho] kenleun, ha ne c'hell [bezañ] daou [dra] kenleun war netra.

34) Tri zra a reas Doue da bep bev, sed kenleunder e ouenn, diforc'h an-unan, ha dreistelezh a awen gent war re 'rall.

35) Eus meizañ tri zra e teu an droug ha 'r marv da viha-naat ha da vezañ trec'het : doare, abeg, ha benveg, ha [kement]-se a gaver er Gwened.

36) Tri [zra] a gadarna 'r gouiziegezh, gouez a ergerzhout pep derez buhez, kounañ ergerzh pep derez hag e zervoudoù, ha gallout ergerzhout kement stad a venner, evit arnod ha barn, ha se a gaver en kelc'h ar Gwened.

37) Teir dreistelezh pep bev en kelc'h ar Gwened, gra, gwir

hag Awen, ha daou [vev] ne c'hellont bezañ peurunvan en pep tra, gant m'eo peb unan [anezho] kenleun eus an dreist a vez ennañ ha n'eus kenleunder ebët en tra hep an holl vent a c'hell bezañ dezhi.

38) Tri zra ne c'hell nemet Doue : gouzañv bizviken ar C'hevgant, kaout rann en pep derez hep kemmañ : gwellaat ha neveziñ pep tra hep ...hen ober war goll.

39) Tri zra ma z'hor biken a-benn anezho evit o galledigezh ret; stumm an hanvoud, doare an hanvoud ha talvoudegezh an hanvoud, gant dizrouk e vezont da viken, pe vev pe varv ez int, en liesdoare kaer ha mat kelc'h ar gwenved.

40) Tri fennvad d'ar c'hmemmañ-stad er Gwenved, deskiñ, kened, ha repoz o vezañ [m'eo] dic'hallus gouzañv ar C'hevgant hag ar beurbadelezh.

41) Tri zra a zo war gresk : Tan da lavarout eo Goulou, reiz da lavarout eo Gwirionez, hag

42) Tri zra a zo war zigresk : Teñvalijenn, Diwirionez ha

43) Tri zra a vez o kadarnaat bemdez, pa vez ar muiañ striv warno : Karantez, Gouiziegezh, ha Reizhded.

44) Tri zra a vez o wanaat bemdez, pa vez ar muiañ striv en o enep : Kas, Anreiz, ha Diouiziegezh.

45) Tri c'h'kenleunder Gwenved : Kevrann en pep doare, hag unan dreistoll [ennoc'h], kenober diouzh peb Awen, ha diouzh unan dreistoll, karantez ouzh pep bev ha pep boud, hag ouzh unan dreistoll da lavarout eo Doue, hag en teir Un-se e vez kenleunder Neñv ha Gwenved.

46) Tri ret evit Doue, didermen en e geñver-eñ, termenet e-keñver termenek ha kenunan gant pep derez a vuhez en kelc'h ar Gwenved.

NOTENN

Reiñ a reomp amañ uheloc'h un droidigezh eus an Triadoù - pe, evit lavarout gwelloc'h, eus an Triodded Barddas, ar 46 Triad anavezetañ. Kalz Triadoù all a zo, hag i pouezusoc'h a-wechoù, a roimp ivez diwezhatoc'h un droidigezh anezho. En niverenn a zeu e lakaimp disklêriadurioù diwar-benn ar gerioù hag an troioù-lavar divoas implijet ganeomp en droidigezh-mañ.

G.B.K. - A.E.

Imprimerie spéciale d'OGAM
2 rue Léonard de Vinci, Rennes (I&V)

Le Gérant:
O. DE COUASNON